

Inter

Art actuel

Engraisser les étoiles / Claudine Cotton, *À l'ombre des étoiles*, Le Lieu, centre en art actuel, hiver 2006

Guy Sioui Durand

Numéro 95, hiver 2007

URI : id.erudit.org/iderudit/45738ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Intervention

ISSN 0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sioui Durand, G. (2007). Engraisser les étoiles / Claudine Cotton, *À l'ombre des étoiles*, Le Lieu, centre en art actuel, hiver 2006. *Inter*, (95), 78-79.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Engraisser les étoiles

par Guy Sioui Durand

Artiste multidisciplinaire, Claudine Cotton vit au Saguenay'. Bien connue par plusieurs de ses manœuvres et autres actions performatives fondées sur des transactions à hautes teneurs humaine et poétique, ce qu'elle qualifie de « d'effleurements de l'autre, dans ces zones de consentement qui permettent autant de se nourrir des particularités de l'autre que de se laisser infiltrer », elle est une des femmes artistes les plus pertinentes actuellement au Québec. L'artiste crée aussi des installations à connotation politique, comme *À l'ombre des étoiles*, une exposition présentée au Lieu, centre en art actuel, à l'hiver 2006².

En ces temps de richesse excessive des pays du Nord, certains prennent conscience de leur double obésité : comme nations économiquement et politiquement opulentes bien sûr mais encore dodus individuellement, alors que bien des contrées de l'hémisphère sud subissent toujours famines et misères. Dans une telle conjoncture, qu'une artiste redonne ses lettres de noblesse à l'« attitude d'engraisser » ne pouvait qu'étonner.

En effet, Claudine Cotton a occupé tout l'espace, murs et planchers, de la grande salle du Lieu, donnant des réponses visuelles à une série d'interrogations en apparence insensées, mais au potentiel de liaison entre critique politique et rêverie éthique. Il y a d'abord le questionnement collectif : « Si charmantes dans le ciel, les étoiles doivent servir à éblouir et à nourrir nos rêves. Mais qu'arrive-t-il lorsque déchues, elles tombent sur terre ? S'en trouve-t-il toujours pour s'en emparer, les engraisser à leur profit jusqu'à ce que, devenue obèses, elles finissent par faire de l'ombre ? » Elle y ajoute la conduite éthique : « Nous sommes fiers, mais le dire haut et fort engage nécessairement à se tenir debout. Alors, bien à l'abri, à l'ombre des étoiles, on s'étire, on s'étiole, on ferme les yeux. Se suspendre : un bon moyen pour disparaître. Une solution ? Courage ! J'ai au moins une preuve que l'on peut encore se tenir debout. »

Ses réponses surgiront du dispositif visuel inouï d'*À l'ombre des étoiles*. Dans une magistrale adéquation contenant/contenu/contexte se jouant de la dualité « la penderie-se suspendre », l'artiste de Saguenay conviera en sculpture un travail de couleurs dont le rouge et le bleu – sans que ce soit d'ordre pictural –, de construction avec divers matériaux comme des meubles en suspension (comme un hamac), une salopette et des animaux, allant de la couenne de porc à un coq empaillé ! Elle complètera sa stratégie installative d'occupation de l'espace, déjà complexe, avec des photographies numériques.

Cette *fable visuelle*, car c'est de cela qu'il s'agit, possédait comme *Blanche-Neige* et ses nains pas moins de sept clés symboliques de signification :

– L'intervention la plus visible sera d'avoir « recouvert » le plancher en entier d'une couleur rouge vif solide, signalée dans un coin du fait que la couleur, comme si c'était un tapis, semblait se relever. Du coup, tout visiteur qui se trouverait à fouler et à circuler dans le dispositif s'en trouverait concerné. Cotton parle de « couleurs qui souvent affichent des états. États de "gras dur" ou de somnolence ou d'apparat. Des couleurs qui souvent déteignent sur [ses] mains défaites »³. Elle politise ce rouge vif qui entraîne pas et regards vers le hamac bleu, une intention renchériée par l'exigence pour les visiteurs à porter des chaussons – comme ceux dans les cliniques et à l'hôpital –, une forme vécue d'imputabilité si l'on peut dire ;

– Un hamac était suspendu en travers de deux murs. *Tricoté* d'élastiques de couleur bleue parsemés de petits fleurdelisés – comme ceux avec lesquels on attache les pieds de céleris, de brocolis ou les pattes des homards –, l'accrochage était complété par une photographie de pieds croisés... chaussés de chaussons. L'artiste et le regardeur, de plus en plus, tendaient à se fusionner dans l'œuvre ;

– Toutefois, l'élément le plus impressionnant serait la construction d'une penderie, un mixte des vestiaires et des barres murales d'exercices dans les gymnases. Sur les barreaux, l'artiste a aligné, en une incroyable métaphore du drapeau américain, 50 étoiles cousues à la main de « couennes de lard », regorgeant de gras au point de dégouliner progressivement sur le plancher rouge tout au long de l'exposition. Au regard, les jeux de lignes d'ombre ainsi provoqués ne donnaient que plus de puissance à l'œuvre, à cette métaphore du « drapeau américain bien gras » voisinant l'indifférence paisible d'un Québec endormi dans son hamac ;

– Comme pour ajouter à l'insolite, la présence tout aussi énigmatique d'un coq et d'un renard empaillés nous ramenait au sol. L'oiseau de basse-cour domestiqué poursuivi par le prédateur sauvage donnait dès lors à l'installation des allures de « fable » aux personnages métaphoriques qui aurait très bien pu sortir de la plume d'un Jean de Lafontaine, par exemple. Plaçant symboliquement l'affrontement (l'agresseur et l'agressé), cette dérive initiait un passage, un glissement du politique collectif à une référence plus terre à terre, plus personnelle dans l'installation, et qu'un autre accrochage révélerait ;



– En effet, au mur opposé était épinglée une salopette bleu denim de travail aux bretelles blanches démesurées traînant sur le plancher rouge. Près de la salopette, une grande photographie campagnarde aux couleurs automnales et à la lumière d'un passé récent montrait un homme portant la salopette et grimpé dans l'escabeau, occupé à cueillir des fruits dans un arbre. À ses pieds, deux chaudières remplies – il s'agit d'une photographie du père de l'artiste cueillant les fruits de son prunier. Il semble nous regarder ;

– Aussi n'était-ce point un hasard que l'on retrouve, dans une des grandes vitrines du Lieu, un agrandissement d'une partie de la photo du paternel avec un message, une maxime comme il se doit de toute fable : « Si nous prenons la peine de cueillir un à un chaque trésor de notre culture, nous n'aurons plus le cœur à gaspiller ce que nous sommes. » ;

– N'est-ce pas le message visuel, délibérément exprimé par ses deux autres photos en forme de drapeau ? La première épinglée près du hamac « québécois » montre dans le carré du coin un homme vu de dos qui, en attitude attentiste – essayer ou abdiquer, aurait-on pu penser –, tente d'épauler des haltères. La seconde image, sur le mur derrière la penderie, remontrait l'individu qui, ayant réussi à soulever le poids, ayant relevé le défi, s'est redressé à côté de son puissant voisin gras.

À l'ombre des étoiles possédait une très belle facture esthétique d'ensemble. Rarement Le Lieu, connu pour son chaos d'art action, ne m'a-t-il paru si embelli. Mieux, l'espace d'exposition s'est « agrandi d'espoir » partagé à l'échelle des capacités de chacun d'entre nous.

Sur fond d'un arrimage familial, l'artiste puise dans son identité personnelle pour s'opposer de manières critique et poétique (empruntant pour cela au genre de la fable) à la géopolitique du voisinage que le Québec vit à proximité de nos voisins étatsuniens, dont la volonté de puissance a prétendu s'étendre à la planète. Voilà, à mes yeux, une œuvre magistrale combinant parcours de vie et lucidité politique pour y puiser des leçons. L'artiste y fusionne l'engagement et le dégageant, ne craignant aucunement d'écrire « merci à [son] père ». ■

Notes

- 1 Depuis 1992, les projets et les expositions de Claudine Cotton ont été présentés, soit à titre individuel, soit dans le cadre d'événements collectifs au Québec et ailleurs (Canada, France, Grande-Bretagne). Elle est membre des ateliers d'artistes TouTTout ainsi que du centre d'artistes LOE.
- 2 Claudine Cotton, *À l'ombre des étoiles*, Québec, Le Lieu, centre en art actuel, du 2 au 26 février 2006.
- 3 L'artiste ajoute : « Des constructions broche à foin. Tout ce dont elles parlent, vous le savez déjà. C'est embêtant tout ça, car j'ai vraiment horreur de l'expression "tendance lourde". Et pourtant, comme tout le monde, j'en ai tricoté une. Comme bien des gens aussi, certains sujets de réflexion m'épuisent. Impression de saturation. Et pourtant, j'y reviens quand même. Cela se décline ici sous forme de problèmes (à moins qu'il s'agisse simplement de tendances). »



Photos > Francis Arguin